

## FABLE XI

### *Le Chien et le Chat*

Un chien vendu par son maître  
Brisa sa chaîne, et revint  
Au logis qui le vit naître.  
Jugez de ce qu'il devint  
Lorsque, pour prix de son zèle,  
Il fut de cette maison  
Reconduit par le bâton  
Vers sa demeure nouvelle.  
Un vieux chat, son compagnon,  
Voyant sa surprise extrême,  
En passant lui dit ce mot :  
« Tu croyais donc, pauvre sot,  
Que c'est pour nous qu'on nous aime ! »

## FABLE XII

### *Le Vacher et le Garde-Chasse*

Colin gardait un jour les vaches de son père :  
Colin n'avait pas de bergère,  
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :  
« Depuis l'aube, dit-il, je cours, dans cette plaine,  
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,  
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.  
— Il vient de passer par là-bas,  
Lui répondit Colin ; mais si vous êtes las,  
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,  
Et j'irai faire votre chasse ;  
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :  
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,  
Va le tuer. » Colin s'apprête,  
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoique à regret,  
Court avec lui vers la forêt.  
Le chien bat les buissons ; il va, vient, sent, arrête,  
Et voilà le chevreuil... Colin, impatient,  
Tire aussitôt, manque la bête,  
Et blesse le pauvre Sultan.  
À la suite du chien qui crie,  
Colin revient à la prairie.



Le Vacher et le Garde-Chasse

Il trouve le garde ronflant ;  
De vaches, point ; elles étaient volées.  
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,  
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.  
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,  
Colin retourne chez son père,  
Et lui conte en tremblant l'affaire.  
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,  
Corrige son cher fils de ses folles idées,  
Puis lui dit : « Chacun son métier,  
Les vaches seront bien gardées. »

## FABLE VII

### *Le Singe qui montre la Lanterne magique*

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avait un singe dont les tours  
Attiraient chez lui grand concours :

Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique  
Dansait et voltigeait au mieux,  
Puis faisait le saut périlleux,  
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
Le corps droit, fixe, d'aplomb,  
Notre Jacqueau fait tout du long  
L'exercice à la prussienne<sup>1</sup>.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
(C'était, je pense, un jour de fête),  
Notre singe en liberté  
Veut faire un coup de sa tête ;

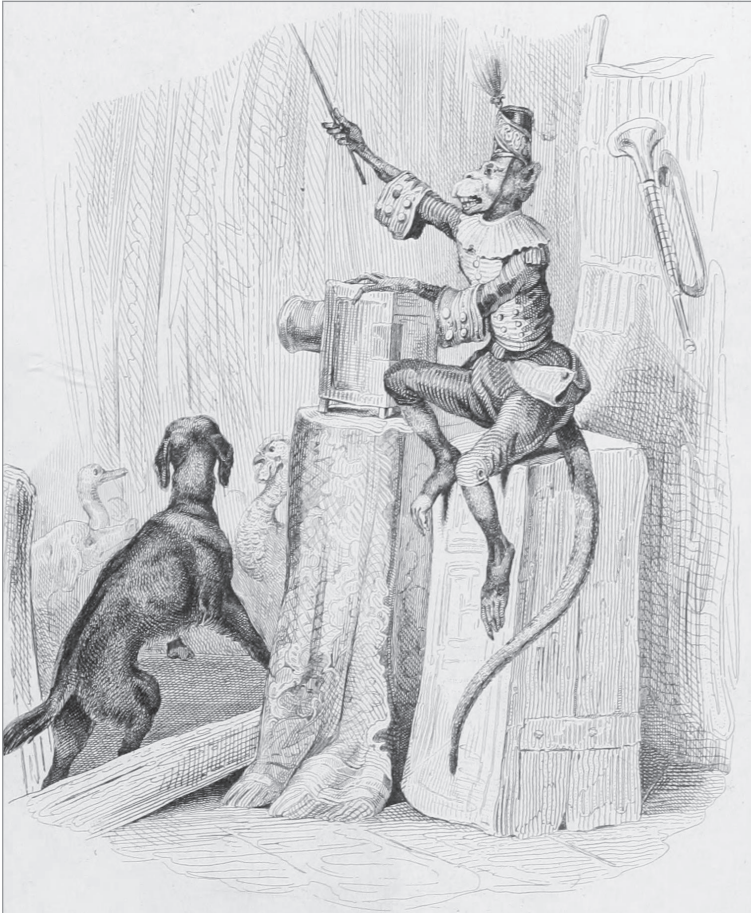
Il s'en va rassembler les divers animaux  
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;  
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
Arrivent bientôt à la file.

« Entrez, entrez, Messieurs, crieait notre Jacqueau ;  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, Messieurs, à la porte  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »

À ces mots, chaque spectateur  
Va se placer, et l'on apporte  
La lanterne magique ; on ferme les volets,  
Et, par un discours fait exprès,  
Jacqueau prépare l'auditoire.  
Ce morceau vraiment oratoire  
Fit bâiller ; mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit  
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
Il sait comment on le gouverne,  
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil ?  
Messieurs, vous voyez le soleil,

1. Les Prussiens étaient alors regardés comme les meilleurs tacticiens ou les soldats les mieux dressés de l'Europe.



Le Singe qui montre la Lanterne magique

Ses rayons et toute sa gloire.  
Voici présentement la lune ; et puis l'histoire  
D'Adam, d'Ève et des animaux...  
Voyez, Messieurs, comme ils sont beaux ;  
Voyez la naissance du monde ;  
Voyez... » Les spectateurs dans une nuit profonde,  
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;  
L'appartement le mur, tout était noir.  
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles,  
Dont m'étourdit nos oreilles,  
Le fait est que je ne vois rien.  
— Ni moi non plus, disait un chien.  
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,  
Mais je ne sais pour quelle cause  
Je ne distingue pas très bien. »

Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue ;  
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons ;  
    Bref, je meurs si nous ne partons.  
— Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie !  
    À l'instant même il faut partir. »  
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.  
Le jeune voyageur bondissait de plaisir.  
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage ;  
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir  
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,  
    Où rien ne pouvait le nourrir.  
    Le soir vint, point de pâturage ;  
    On s'en passa. Le lendemain,  
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,  
On prit du bout des dents une racine sauvage.  
On ne goûta plus le reste du voyage ;  
À peine, après deux jours, allait-on même au pas.  
    Jugeant alors la leçon faite,  
Le père va reprendre une route secrète  
    Que son fils ne connaissait pas,  
    Et le ramène à la prairie,  
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain  
    Retrouve un peu d'herbe fleurie,  
Il se jette dessus : « Ah ! l'excellent festin !  
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !  
    Mon père, il ne faut pas s'attendre  
    Que nous puissions rencontrer mieux ;  
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux ;  
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ? »  
Comme il parlait ainsi, le jour vient à paraître ;  
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté ;  
Il demeure confus. Le père, avec bonté,  
Lui dit : « Mon cher enfant, retiens cette maxime :  
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;  
    Il faut au bonheur du régime. »

## FABLE XI

### *Le Grillon*

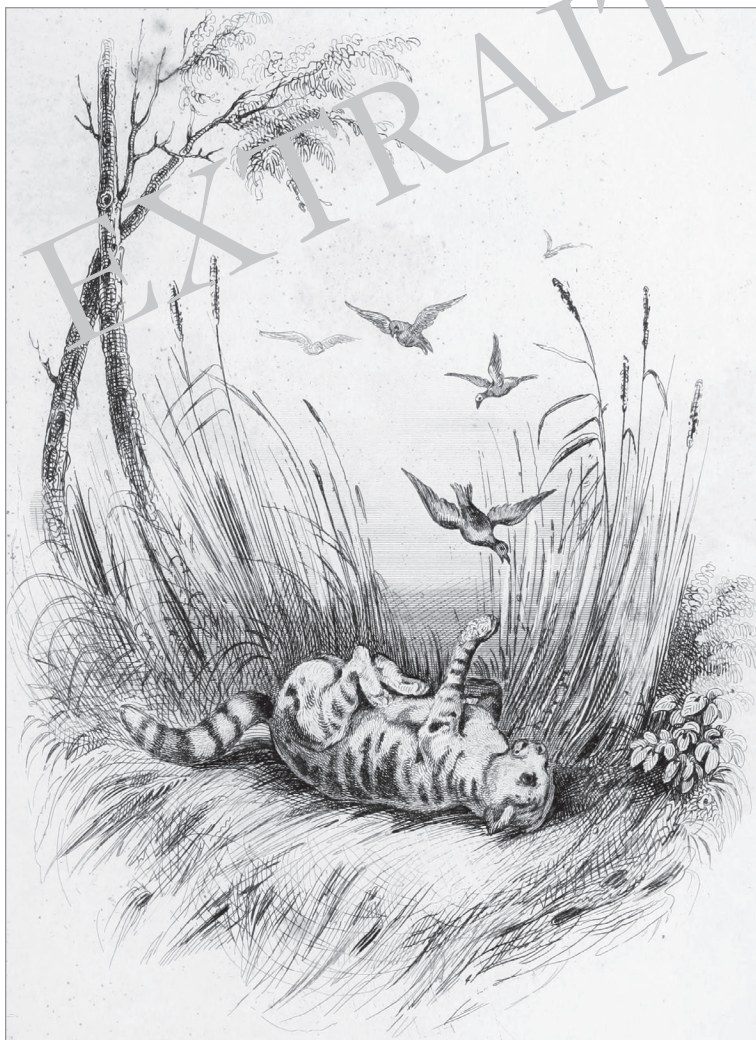
Un pauvre petit grillon,  
Caché dans l'herbe fleurie,  
Regardait un papillon  
Voltigeant dans la prairie.



Le Grillon

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;  
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;  
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs.  
Prenant et quittant les plus belles  
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien  
Sont différents ! Dame Nature  
Pour lui fit tout, et pour moi rien.  
Je n'ai point de talent, encore moins de figure ;  
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;  
Autant vaudrait n'être pas. »  
Comme il parlait, dans la prairie  
Arrive une troupe d'enfants :  
Aussitôt les voilà courants  
Après ce papillon dont ils ont tous envie.  
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.

Un jour deux Grecs vinrent lui dire :  
« De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris ;  
Tu vis seul ; comment peux-tu rire ?  
— Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris. »



Le Chat et le Moineau

## FABLE XX

### *Le Chat et le Moineau*

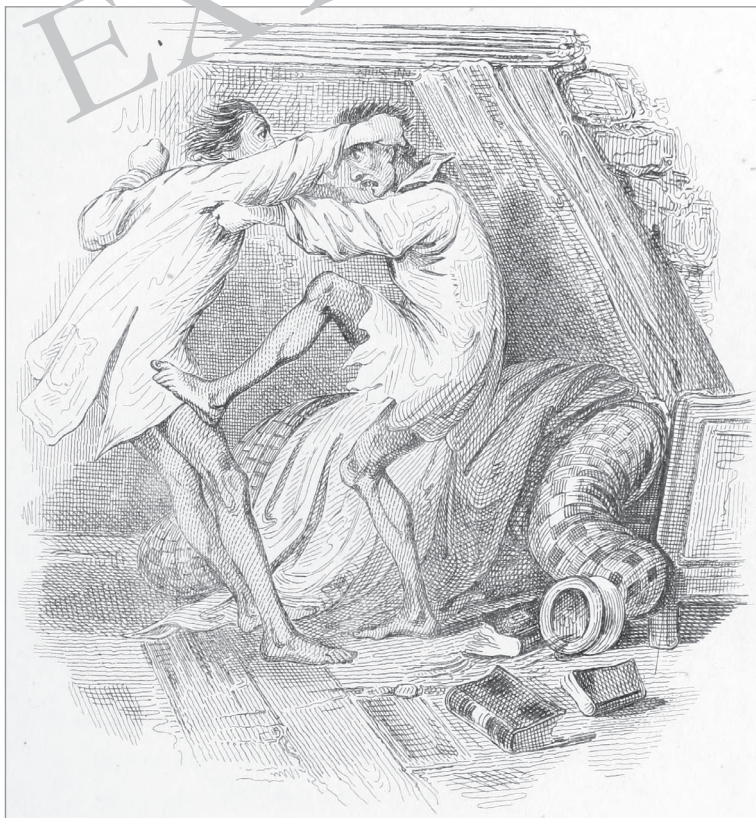
La prudence est bonne de soi ;  
Mais la pousser trop loin est une duperie :  
L'exemple suivant en fait foi.  
Des moineaux habitaient dans une métairie :  
Un beau champ de millet, voisin de la maison,  
Leur donnait du grain à foison.  
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,  
Occupés de gruger les épis de millet.  
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,  
Tournait et retournait ; mais il avait beau faire,  
Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.  
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,  
Médite, fouille en son cerveau,  
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau  
Sa patte dont il fait éponge.  
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;  
Le grain s'attache tout autour.  
Alors à cloche-pied, sans bruit par un détour,  
Il va gagner le champ, se couche  
La patte en l'air et sur le dos,  
Ne bougeant non plus qu'une souche :  
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :  
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,  
Venait pour becqueter ; de l'autre patte, crac !  
Voilà mon oiseau dans le sac.  
Il en prit vingt par cette feinte.  
Un moineau s'aperçoit du piège scélérat,  
Et prudemment fuit la machine ;  
Mais de ce jour il s'imagine  
Que chaque épi de grain était patte de chat.  
Au fond de son trou solitaire  
Il se retire et plus n'en sort,  
Supporte la faim, la misère,  
Et meurt pour éviter la mort.



## FABLE VIII

### *Les deux Bacheliers*

Deux jeunes bacheliers logés chez un docteur,  
Y travaillaient avec ardeur  
À se mettre en état de prendre leurs licences.  
Là, du matin au soir, en public disputant,  
Prouvant, divisant, ergotant  
Sur la nature et ses substances,  
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,  
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,  
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre ;  
Même par là souvent l'on dit qu'ils commençaient ;



Les deux Bacheliers

## FABLE IV

### *L'Habit d'Arlequin*

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,  
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs ;  
À mes fables souvent c'est là que je travaille.



L'Habit d'Arlequin

J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.

Un jour de mardi gras, j'étais à la fenêtre

D'un oiseleur de mes amis,

Quand sur le quai je vis paraître

Un petit arlequin, lesté, bien fait, bien mis,

Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,

Courait après un masque en habit de bergère.

Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.

Tout près de moi, dans une cage,

Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,

Perruche, cardinal, serin,

Regardaient aussi l'arlequin.

La perruche disait : « J'aime peu son visage ;

Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;

Il est d'un si beau vert ! — Vert ! dit le cardinal.

Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?

L'habit est rouge assurément ;

Voilà ce qui le rend charmant.

— Oh ! pour celui-là, mon compère,

Répondit le serin, vous n'avez pas raison,

Car l'habit est jaune-citron,

Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.

— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu ! »

Interrompt chacun avec feu ;

Et déjà le trio s'irrite.

« Calmez-vous, leur crie un bon pivoit ;

L'habit est jaune, rouge et vert.

Cela vous surprend fort ; voici tout le mystère :

Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,

Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,

Chacun de vous ne veut y voir

Que la couleur qui sait lui plaire. »

## FABLE V

### *Le Hibou et le Pigeon*

« Que mon sort est affreux ! s'écriait un hibou :

Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,

Je suis isolé sur la terre,

Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou

Consoler un moment ma douleur solitaire. »

Un pigeon entendit ces mots,

Et courut auprès du malade :

## FABLE XVIII

### *Le Miroir de la Vérité*

Dans le beau siècle d'or<sup>1</sup>, quand les premiers humains,  
Au milieu d'une paix profonde,  
Coulaient des jours purs et sereins,  
La Vérité courait le monde  
Avec son miroir dans les mains.  
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère  
Retraçait à chacun son plus secret désir,  
Sans jamais le faire rougir :  
Temps heureux qui ne dura guère !  
L'homme devint bientôt méchant et criminel.  
La Vérité s'enfuit au ciel  
En jetant de dépit son miroir sur la terre.  
Le pauvre miroir se cassa.  
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,  
Furent perdus pour le vulgaire.  
Plusieurs siècles après on en connut le prix ;  
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage  
Chercher avec soin ces débris,  
Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,  
Que personne n'en fait usage.  
Hélas ! le sage le premier  
Ne s'y voit jamais tout entier.

## FABLE XIX

### *Les deux Paysans et le Nuage*

« Guillot, disait un jour Lucas  
D'une voix triste et lamentable,  
Ne vois-tu pas venir là-bas  
Ce gros nuage noir ? C'est la marque effroyable

1. Les poètes de l'antiquité distinguaient quatre âges, pendant lesquels les hommes allèrent toujours en empirant. Ils donnèrent au premier, le plus voisin de la création du monde, le nom d'*âge d'or* ou *siècle d'or* : c'était un temps d'innocence et de bonheur. Le suivant est appelé l'*âge* ou le *siècle d'argent* ; celui qui vient après, l'*âge d'airain*, et le temps présent enfin, l'*âge de fer*.



Les deux Paysans et le Nuage

— Tu plus grand des malheurs. — Pourquoi ? répond Guillot.  
— Pourquoi ? Regarde donc ; ou je ne suis qu'un sot,  
Ou ce nuage est de la grêle  
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment ;  
Toute la récolte nouvelle  
Sera détruite en un moment.  
Il ne restera rien ; le village en ruine  
Dans trois mois aura la famine ;  
Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.  
— La peste ! dit Guillot ; doucement, calmez-vous ;  
Je ne vois point cela, compère ;

## FABLE XVII

### *Le Hérisson et les Lapins*

Il est certains esprits d'un naturel hargneux  
Qui toujours ont besoin de la guerre ;  
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,  
Et montrent pour cela des talents merveilleux.  
Quant à moi, je les fuis sans cesse,



Le Hérisson et les Lapins

Eussent-ils tous les dons et tous les attributs ;  
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse ;  
C'est la parure des vertus.  
Un hérisson, qu'une tracasserie  
Avait forcé de quitter sa patrie,  
Dans un grand terrier de lapins  
Vint porter sa misanthropie.  
Il leur conta ses longs chagrins,  
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,  
Et finit par prier les hôtes souterrains  
De vouloir lui donner asile.  
« Volontiers, lui dit le doyen :  
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,  
Et nous ne connaissons ni le tien, ni le mien ;  
Tout est commun ici : nos plus grandes affaires  
Sont d'aller, dès l'aube du jour,  
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre :  
Chacun pendant ce temps, sentinelle à son tour,  
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre ;  
S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.  
Avec nos femmes, nos petits,  
Dans la gaité, dans la concorde,  
Nous passons les instants que le Ciel nous accorde :  
Souvent ils sont prompts à finir.  
Les panneaux, les furets abrègent notre vie ;  
Raison de plus pour en jouir.  
Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,  
Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :  
Telle est notre philosophie.  
Si cela vous convient, demeurez avec nous,  
Et soyez de la colonie ;  
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie  
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous. »  
A ce discours plein de sagesse,  
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux  
De passer ses jours avec eux.  
Alors chaque lapin s'empresse  
D'imiter l'honnête doyen  
Et de lui faire politesse.  
Jusques au soir tout alla bien ;  
Mais lorsque après souper la troupe réunie  
Se met à deviser des affaires du temps,  
Le hérisson, de ses piquants,  
Blesse un jeune lapin. « Doucement, je vous prie »,  
Lui dit le père de l'enfant.  
Le hérisson, se retournant,  
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.